

I

UN MATIN FRISQUET DE MARS dans le parc des Buttes-Chaumont. Claire Symons, qui attendait son mari, éprouvait pour cet endroit plus qu'un intérêt touristique éphémère. Ces quelques hectares de verdure au cœur de Paris étaient liés à un souvenir d'enfance empreint d'un sentiment de joie irrépressible.

Claire avait besoin de tous les souvenirs radieux qu'elle pouvait retrouver. Depuis peu, des crises d'angoisse soudaines l'assaillaient dans les circonstances les plus ordinaires. Photographe réputée, Claire avait même été forcée d'abandonner le travail au milieu d'une prise – incapable de justifier son comportement auprès de ceux qui l'entouraient. Elle aurait pu en rire si cela ne l'avait pas autant effrayée. Une femme accomplie fuyant comme un chat craintif, terrorisé par quelque chose d'invisible.

Aussi était-elle venue ici pour retrouver le lac où les enfants faisaient voguer leurs petits bateaux. Le souvenir de cette scène innocente, réconfortante, lui revenait à l'esprit dès qu'elle se sentait mal. L'eau calme et les bateaux qui glissaient doucement à la surface du bassin parvenaient toujours à l'apaiser.

Claire n'avait pas plus de cinq ou six ans la première fois que sa mère, Dolly, l'avait emmenée à Paris. Elle n'était pas certaine que ce souvenir était lié à cette première visite ou aux suivantes. Dolly, une sculptrice de talent, enseignait l'art dans un collège de Montréal et allait régulièrement à Paris pour rendre visite à sa grande amie Marta et voir des expositions. Claire n'était plus certaine que son souvenir provenait d'une promenade aux Buttes-Chaumont. Ce n'était qu'une impression. Elle se rappelait un terrain accidenté hérissé de promontoires escarpés et traversé d'allées densément boisées qui rendaient improbable que la scène ait eu lieu aux Tuileries ou au Luxembourg, des jardins plus ordonnés.

Enfant déjà, Claire jouissait d'une mémoire visuelle exceptionnelle. Sa capacité à mémoriser des repères spaciaux l'aidait à ne pas se perdre dans les villes étrangères, un don utile pour quelqu'un fréquemment amené à voyager. Son sens de l'orientation impressionna Adrian quand ils se rencontrèrent pour la première fois. Il ne connaissait pas beaucoup de femmes dont la capacité à s'orienter surpassait la sienne, lui avait-il dit, admiratif.

Déambulant le long des sentiers rustiques des Buttes-Chaumont, Claire se conforta dans l'idée qu'elle était au bon endroit. Elle aurait pu néanmoins ne pas retrouver le lac, si elle n'avait suivi un chemin raide jusqu'au point culminant d'où l'on pouvait voir clairement les environs. De là-haut elle repéra l'eau, miroitante comme dans son souvenir, et les enfants jouant tout

autour. Elle était trop loin pour distinguer les petits voiliers mais elle savait qu'ils étaient là.

Elle se hâta vers le bassin en suivant un sentier raide et sinueux, se dirigeant vers l'eau qui apparaissait et disparaissait au milieu des arbres comme un mirage longtemps désiré, jusqu'à ce qu'elle arrive au bord. Contemplant l'étendue, plus petite et plus enclavée que dans sa mémoire, elle sentit la présence du passé l'envelopper comme une douce couverture familière.

De nouveau elle entendit la voix apaisante de sa mère, de nouveau elle sentit les mains de sa mère alors qu'elle s'échinait à faire voguer le petit voilier de location à l'aide de la longue perche qu'on lui avait prêtée. Après quelques tentatives hasardeuses, Claire se décourageait. Tout autour, le spectacle des enfants français maniant les leurs avec dextérité ne l'aidait pas. Mais Dolly restait proche, la douce manche de son chandail caressant le cou de Claire, guidant ses mouvements jusqu'à ce qu'elle prenne le coup de main. Elle pouvait encore entendre sa mère crier de plaisir et sentir ses bras, forts d'avoir passé tant d'heures à sculpter ses œuvres en bois, la soulever du sol et l'entraîner dans une danse triomphale. Ensuite, côte à côte, elles regardèrent fièrement leur voilier voguer à la rencontre de la mini flottille française.

En marchant le long des berges, elle se demanda ce qui avait rendu si vivace le souvenir de cette lointaine journée aux Buttes-Chaumont. Pourquoi avait-il survécu alors que tant d'autres

moments de bonheur en compagnie de sa mère s'étaient évaporés ? Selon Claire, l'esprit était une zone d'activité sismique : chaque secousse émotive ensevelissait un peu plus le terrain. Il ne fallait pas s'étonner dès lors qu'elle couve ce souvenir comme une précieuse relique.

Quand elle entendit pour la première fois Adrian lui parler de son enfance au sein du grand et solidaire clan des Arensberg, elle avait été surprise par la richesse et la variété de ses souvenirs. Ses propres souvenirs de famille étaient rares, douloureux, et difficiles à raconter. Adrian Arensberg était venu vers elle auréolé des couleurs vives du passé ; tout ce qu'elle pouvait offrir se résumait à son maigre moi. Il avait ri de ses remarques et l'avait avertie que sa famille lui semblerait moins romantique vue de près. Adrian avait vu juste, Claire le découvrit bientôt. Les membres de la famille d'Adrian semblaient préférer leur propre compagnie à toutes les autres, remplissant leurs agendas d'innombrables séries de célébrations, comme si la famille pratiquait une religion privée exigeant une stricte obéissance. Adrian lui conseilla de ne pas se convertir.

Elle sourit, en pensant à lui, et regarda sa montre. Il était en retard. Ils étaient mariés depuis trois ans, assez longtemps pour que Claire ne soit pas étonnée. Par égard pour Claire, la montre d'Adrian avançait désormais de quinze minutes, mais son penchant naturel semblait également déjouer cette astuce. Sa propre « ponctualité compulsive » – aux dires d'Adrian – n'arrangeait pas les choses.

Tout, en Adrian, lui avait plu, dès les premiers jours : ses cheveux courts frisés, son corps agile, compact, son tempérament mesuré, son savoir-faire rassurant. Elle aimait même sa voix, si basse qu'elle l'obligeait à se pencher vers lui pour l'entendre parler. Elle eut donc un choc en découvrant que l'homme qu'elle admirait était incapable d'arriver à l'heure.

Elle avait constaté que le défaut d'Adrian n'avait rien à voir avec de l'indifférence ou de l'impolitesse. En fait, tout, dans sa vie, conspirait pour le détourner de son chemin, anéantissant ses meilleures intentions. Elle eut le loisir d'observer comment le sabotage faisait son œuvre peu après qu'ils se furent rencontrés. Elle avait passé la nuit dans l'appartement d'Adrian et, au matin, il lui avait proposé de la raccompagner chez elle en voiture afin qu'elle puisse se changer avant de se rendre à une prise de vues. Un magazine lui avait commandé la photo d'un pilote de course qui venait de remporter une rencontre internationale. Elle et Adrian n'en étaient qu'au stade d'approche. Apporter des vêtements de rechange aurait paru présomptueux.

Elle ne pensa pas à sa mission quand elle se réveilla. En sirotant un thé dans l'une des tasses bleues translucides d'Adrian, elle médita sur le bien-être inhabituel qu'elle ressentait. Elle avait connu des amants difficiles et exigeants dont la présence finissait par susciter un urgent besoin de solitude. Cette impression inédite de contentement l'inquiétait. Avec Adrian, tout allait trop bien, trop vite, tout était trop parfait. Elle se sentait comme quelqu'un vêtu d'un lourd manteau d'hiver surpris par une